D'origine alsacienne, Philippe DOCKWILLER est entré chez les dominicains en 1994 après des études de lettres. Docteur en théologie (thèse sur Hans Urs von Balthasar), il enseigne à la faculté de théologie de la Catho de Lyon et est aumônier d'un établissement scolaire à Vienne.

Philippe DOCKWILLER

Vatican II a un avenir

Le concile a désormais franchi le cap de la quarantaine et la célébration de l'anniversaire de sa clôture en 2005 suggère que s'il était un être humain, il serait dans la force de l'âge. S'interroger pour savoir s'il convient de lui dire adieu a donc quelque chose d'étrange. L'interprétation du Concile a commencé dès sa célébration. Elle s'est continuée durant les quarante premières années de sa jeunesse. Elle se poursuit dans une Église catholique qui est aujourd'hui très diverse, à la fois dans son extension planétaire et dans la variété des espaces mentaux qu'elle habite et qu'elle a plus nettement intégrés dans sa façon de réfléchir. L'Église poursuit sa mission : dans un monde éclaté, elle fait entendre la voix de son Seigneur, le Christ Jésus Ressuscité.

Le bien ne fait pas de bruit. Ainsi me semble-t-il juste et bon de souligner ce que, sans bruit, les déterminations du concile permettent d'accomplir aujourd'hui dans le cadre de la mission.

Le concile fut un événement historique. Pour ceux qui sont nés bien après sa célébration, Vatican II apparaît parfois comme un printemps de l'Église, en une époque où le monde occidental jouissait d'une nouvelle aisance et tremblait aussi au risque de l'apocalypse nucléaire dont la crise de Cuba venait juste de montrer la possibilité.

Pour la mentalité française, le concile apparaît peut-être aussi comme la tenue d'une assemblée démocratique, où le peuple est représenté. Mais les premiers conciles œcuméniques furent d'abord des assemblées convoquées par un empereur romain : ainsi des sept premiers grands conciles, communs à l'Orient et à l'Occident. Et puis la notion de peuple est une notion biaisée lorsqu'elle est interprétée par une culture politique forgée dans l'idée du contrat social à la Jean-Jacques Rousseau : chaque membre du peuple se croit si souverain qu'il a l'habitude d'imaginer pouvoir tuer à loisir la personne qu'il a choisie pour le gouverner !

En comparaison, le Peuple de Dieu est plutôt le peuple qui était promis à la mort face à la mer des joncs, parce qu'il était pris en tenaille entre l'obstacle naturel infranchissable et la puissance militaire de l'Égypte. Le Peuple de Dieu est le peuple que Dieu choisit. Le peuple n'élit pas Dieu dans un processus démocratique. L'interprétation que nous faisons de l'événement conciliaire doit pouvoir, quarante années après, ne pas être dupe des précompréhensions que nous y faisons valoir, parce que nous sommes français, par exemple. Aussi le concile déçoit-il ceux qui l'ont chargé d'être la réponse qu'ils désiraient entendre à un moment de leur histoire souvent très personnelle. Un concile œcuménique a-t-il ce rôle dans l'Église ?

Le concile est un événement de l'Église, non pas en raison de sa qualité historique seulement, mais parce qu'il est lié à l'événement dont l'actualité ne se dément pas dans l'Église. Cet événement de fondation de l'Église, l'événement dont elle vit et qu'elle fait vivre, c'est la Pâque de Jésus, le Fils de Dieu. « [Un chrétien] associé au mystère pascal, devenant conforme au Christ, fortifié par l'espérance, va au devant de la résurrection. Et cela ne vaut pas seulement pour ceux qui croient au Christ, mais bien pour tous les hommes de bonne volonté dans le cœur desquels, invisiblement, agit la grâce. En effet, puisque le Christ est mort pour tous, et que la vocation dernière de l'homme est réellement unique, à savoir divine, nous devons tenir que l'Esprit Saint offre à tous, d'une façon que Dieu connaît, la possibilité d'être associés au mystère pascal » (*Gaudium et Spes*, 22,4-5).

Travaillant en milieu scolaire, dans un établissement sous contrat, ouvert à tous, où il y a moins de critères d'entrée, mais

plus de conseils de discipline, je constate depuis trois ans que les plus jeunes cherchent le Christ. *Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive*. Dieu est mystérieusement connu d'eux, plus encore ils le cherchent dans le Christ, compagnon de leurs routes, souvent pascales.

Pour bon nombre, le passage par les ténèbres est une réalité effective. La théorie d'un christianisme sociologiquement transmis ne tient pas devant l'attraction que suscite Jésus rejeté par les siens et qui rejoint ceux et celles qui ne peuvent guère compter sur leurs proches pour leur ouvrir le monde. Les élèves qui ont la chance de vivre dans des milieux ouvertement chrétiens apprennent les fondements de la foi au Christ auprès de leurs frères et sœurs catéchumènes venus du monde déchristianisé : on embrasse le Seigneur ressuscité d'autant plus « naturellement » qu'on a part à sa Passion.

Les plus accrochés sont ceux qui trinquent et gisent dans les ténèbres et l'ombre de la mort : cette mort concerne la vie affective et sexuelle désormais tellement libérée qu'elle est livrée en pâture très tôt, trop tôt ; cette mort concerne l'intelligence qui est honteuse à l'école, car qui comprend est souvent mis au piloris d'une classe ; cette mort touche à l'intégration sociale, puisque ceux qui sont différents payent leur différence par l'exclusion ; cette mort est aussi celle des difficultés de santé (diabète, allergies, asthme, et aussi affections du psychisme) ; enfin la mort corporelle émerge parfois dans le suicide d'un camarade ou d'une camarade de classe.

À tous les niveaux de cette vie des hommes à humaniser, l'Église fondée dans le Christ et héritière des dons de l'Esprit peut porter une parole saine et bienfaisante. Et j'atteste qu'à cet endroit elle le fait. Les conseils de disciplines tenus dans cet établissement, la qualité de l'équipe de direction et des éducateurs tiennent de l'Évangile du Christ. La sanction n'est pas une fin en soi.

Le concile œcuménique Vatican II, par sa considération profonde du mystère pascal, en toutes les déterminations d'ouverture touchant l'intelligence, la volonté, le corps, et la destinée humaine, est un trésor qui permet d'agir dans cette mission au mieux et avec l'assentiment du corps tout entier. L'Église pos-

sède là des mots qui doivent lui permettre de reconnaître l'expérience des êtres livrés à la bêtise et à l'arbitraire de nos libertés sans frein, et de proposer de vrais chemins d'humanisation.

Enfin, le travail à l'Université Catholique, en faculté de théologie, me permet d'étudier et de donner à étudier ce texte que j'ai lu pour la première fois en 1995 au noviciat. Car le Concile Vatican II est aujourd'hui un texte. Et l'équilibre de ses propositions, même obtenues dans les compromis, ne se dément pas. Pour en indiquer la mesure, je voudrais simplement dire que la question de Luther sur la parole de Dieu et la Bible – les catholiques actuels doivent aux protestants et au Concile de lire un peu plus la Bible – n'a connu de réponse définitive, c'est-à-dire sérieuse, et sur laquelle réellement compter, qu'avec la constitution dogmatique sur la révélation *Dei Verbum*.

Une grande part de ce document est redevable aux travaux du cardinal Henri de Lubac. L'idée de Luther qui prônait le retour à l'Écriture pour réformer l'Église a fini par se décliner en une sorte de confinement de la révélation chrétienne dans la Bible. Et jouer l'Écriture sainte contre la communauté des croyants fut rendu possible. En même temps, l'annonce évangélique devenait un message, une information, une communication, plus qu'une parole transmise, reçue, incarnée par des vivants.

En posant avec force que la révélation divine est tout à la fois Écriture et Tradition, c'est-à-dire, texte formel et transmission vive, le Concile replace l'Écriture dans l'Église – car les croyants de l'âge apostolique sont auteurs de cette Écriture. Et ce faisant, il reconnaît l'Église dans l'Écriture, la communauté actuelle des disciples est le lieu de la transmission reconnue de l'expérience pascale qui reste pour chacun une grâce de configuration au Christ dans l'Esprit Saint. Le concile n'a pas innové. Comme les autres conciles avant lui, il a précisé quelques moyens de penser à nouveau ce que la pratique de l'Église montre comme étant son propre depuis longtemps.

Je ne pense pas qu'il soit raisonnable d'en appeler à un troisième concile du Vatican, qui serait d'ailleurs pratiquement presque intenable. Les théologies sont aujourd'hui trop diverses, et il est à craindre que les Pères ne possèdent pas de langage commun capable d'approfondir les enjeux au niveau global. En regard de cette situation, d'aucuns regrettent que le magistère du Pontife

romain se réaffirme avec force depuis la clôture de Vatican II. Plus les opinions théologiques seront campées sur des positions tranchées et sûres d'avoir raison contre toute forme d'autorité reconnue, plus le magistère central sera légitimé dans son devoir de régulation en vue de la communion.

Il n'est pas raisonnable d'en appeler à un troisième concile du Vatican. Il me semble bien plus important d'enregistrer que le dernier concile en est à ses débuts, et que s'il n'est pas reçu – comme l'Évangile et le Christ du reste – c'est que nous ne sommes pas radicalement concernés par la mission de l'Église. Avant de donner des leçons à l'Église, il faut peut-être en apprendre d'Elle. De sa longue histoire qui dépasse quarante années, durée de la désobéissance du peuple de Dieu au désert. En tout cas, apprendre d'Elle et en Elle la présence du Christ sauveur, ne pose pas problème aux personnes que je rencontre à Vienne en école ou ici à Lyon en université et qui attestent que la foi au Christ vient de l'avenir : ce deuxième concile du Vatican a un avenir.

Philippe DOCKWILLER